

LE MONITEUR ACADIEN.

VOL. VIII

SHEDIAC, N. B., 6 AOUT 1874

NO. 5

BILLETTS DE LOTERIE

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que les Billets de la Loterie en faveur du Collège St. Joseph, dont l'annonce parut depuis quelques temps dans nos colonnes, sont maintenant prêts et qu'il en sera envoyé dans toutes les directions. Il y en a en vente chez :

M. le Curé de Bouctouche,
M. le Curé de Ste Marie,
M. le Curé de Coogre,
M. le Curé de Grande-Digue,
M. le Curé du Banchois,
M. le Curé du Cap-Pelé,
M. le Curé de Tracadie,
M. le Curé de Caraquette,
M. le Curé de Pokemouche,
M. le Curé de St. Louis,
M. le Curé de Ste. Marguerite,
M. le Curé de L'Alcône,
M. le Curé de Kingston [Kent],
M. le Curé de Chétamp, Cap Breton.
P. A. Landry, M. P. P. Dorchester,
M. La Forest Frédection
Miss. McFadden, St. John
M. Philippe Gaudet/Pelticodiac
Miss. A. B. M. Devitt St. John
M. Jean Gaudet Memramcook
Au Collège St. Joseph.
M. le Curé de Havr à Boucher N.S.
M. le Curé de Montie N.S.
E. Morin Inst. Memramcook
Revd. Sœurs de Charité St. Jean
M. Joseph Poirier Esouche P. E. I.
M. Olivier Leblanc Upper Bouctouche.
M. H. Leblanc, Ins Chéticamp
M. Alphonse Belliveau Inst., Belliveau's Cove.
M. Gilbert Gironad, Bouctouche
M. Jean Vautour, P. M. Richibouctou.
M. Aimé Richad, Jr. Grande-Digue
M. H. Leblanc, Ins Chéticamp
M. Alphonse Belliveau Inst., Belliveau's Cove.
M. Gilbert Gironad, Bouctouche
M. Jean Vautour, P. M. Richibouctou.
M. Aimé Richad, Jr. Grande-Digue

M. M. Landry & M. Carthy, St. John
M. Philippe Bourgeois Memramcook
M. Fidèle Poirier Shediac
M. George Pellebr, do
Nicolas Leblanc, Séguaç
M. Alfred Babin Joggin
M. Dominique Léves, Mary's Point
M. Pascal Poirier Ottawa
M. Jean Arsenault Edmond Bay
M. Celestin Robiccan Meteghan
M. Jean Doiron Estico, P. E. I.
RÉV. S. E. Poirier, Mont Carmel,
P. E. I.
Et au Bureau du MONITEUR ACADIEN

COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE LE FEU. De Cliton.

ETABLIE EN 1858.
Bureau principal: S. Catherine, Orl.
ROWLAND HILL, Gerant.

Cette compagnie assure comme suit:
1. Sur le principe des llets—primés c'est-à-dire, un petit paiement les ans. Dans ce te branche, durant les q dernières années n'y a plus de la moitié des llets à dé frayer les dépenses et par les pertes.
2. Sur le principe des llets à court échéance c'est-à-dire que le montant doit être payé en aucun temps dans mois, à l'option de l'ap plicant.
3. Sur le principe d'important, c'est-à-dire que tout doit se payer au moment de l'assuran ce.

CHARLES C. CARLE, Ecr., a été nommé Agent Général pour les Provinces Maritimes, et nous espérons q. obtiendra une juste part du patronage d'assurance.
Respectueusement,
ROWLAND HILL, Gerant.

Les taux de cette compagnie sont si extrême ment bas qu'il est à l'aise de tous de jour de sentiment de sécurité qui résulte de l'assu rance dans une compagnie sûre et responsable. Cette assurance n'assure pas dans les villes et n'assume pas de mauvaises. Pour la peti te somme de \$5 par an un cultivateur peut s'assurer \$1000 pour propriété en cas d'in cendie. Le rejet de cette llet lui assurera bien peu de sympathie s'il l'arrivait de brûler. Si votre propriété vaut la peine d'être gardée, elle doit assurément valoir la peine d'être assu rée.

On pourra obtenir toute autre information en écrivant au Bureau, Moniteur Acadien.
La Cliton n'assume que propriétés isolées et ne perd pas de risques poplars de deux mille plus tres.

CHAS. CARLYLE,
Agent Général
Shediac N. B.

25 mars 1874.

QUAND DOIT-ON COUPER LE GRAIN?

L'époque de maturité du grain est celle où le grain contient la plus gran de quantité de nutrition. Ce n'est pas celle où le grain est le plus dur ou de la couleur la plus brillante, ni quand il se détache facilement de la capsule ou enveloppe qui le contient. Bien plus, une bonne partie de la maturi tion doit se faire en gerbes ou en ta. Si on laisse le grain mûrir, ou en d'au tres termes, sécher et durcir complète ment sur pied, le grain perd beaucoup de ses propriétés nutritives. Comme dans le trèfle et le foin, une grande partie du suc, de l'amidon et de la gomme se change en fibres de bois quand on le laisse debout après une certaine période, en sorte qu'une trop longue maturation détériore le grain. La blé se développe aux dépens de l'aman de, et le rendement en farine du blé trop mûr est moindre que celui du blé coupé en saison convenable. Ma pré pre habitude a toujours été de sur veiller les champs avec attention, par ticulièrement autour des clôtures, par ce que c'est là que le grain mûrit le premier. Aussitôt que je constate que le grain s'égrène facilement et a pris une belle couleur blanche de paille, et quand il est écaé entre l'extrémité des angles du pouce et de l'index, il produit une substance poudreuse et comme de l'emploi, qui n'est nullement pâteuse et molle, je commence immédiatement à couper. Si on laisse le grain devenir trop dur pour s'écraser de cette façon, il est trop dur et de qualité inférieure. D'après mon expérience comme meunier et fermier je suis convaincu qu'il est préférable pour le meunier aussi bien que pour le cultivateur, que le blé, le froment, l'avoine et l'orge soient coupés à l'épo que où le grain est encore mou et qu'il est encore mieux que l'on hâte un peu la coupe.—CULTIVATEUR.

EXTRAORDINAIRE.—Le «Nashville Ban ner» contient les détails curieux de l'extraction d'un serpent vivant de l'es tomac d'une jeune femme, qui portait ce reptile depuis quatre ans. Il paraî trait que le 25 juin dernier le docteur Burger fut appelé en toute hâte au près de mademoiselle Thanful Taylor qu'on disait en des convulsions horribles à voir. Le docteur trouva la jeu ne personne dans les bras de son beau père pendant que sa mère tenait quel que chose qui lui sortait de la bouche; le docteur approcha de la malade et, à la grande stupéfaction de tous les as sistants, lui arracha de la gorge, un serpent vivant mesurant vingt trois pouces de long et 8 de diamètre.

Il appert des renseignements cueil lis par le reporter du «Nashville Ban ner» que depuis deux ans surtout la jeune fille avait souffert d'étranges tortures dont on ignorait complète ment la cause. Plusieurs la pensaient possédée du démon, et un petit nom bre attribuaient ses convulsions à la présence de son estomac de quelque ani mal vivant. Le reptile a vécu encore 4 ou 5 minutes après l'extraction; il était couvert d'une substance muqueuse. La jeune fille est maintenant bien et ne sait comment témoigner sa reconnaissance à un médecin qui l'a dé livrée de cet horrible animal.

—A Vienne, un triple suicide vien d'avoir lieu dans de bien tristes cir constances. Trois dames dont la plus âgée paraissait être la mère des deux autres avaient pris une chambre à l'hôtel Kummer.

Le lendemain matin elles firent une courte promenade et après avoir pris un léger déjeuner, elles montèrent à leur chambre où quelques instants après on entendit plusieurs détonations. On défonça la porte et on trouva les trois femmes mortes, ayant chacune un pistolet à la main et le crâne frac turé d'une balle. Elles furent identi fiées comme la femme et les deux filles, de M. George, marchand de Tan dy, dans la Hongrie qui venait d'être complètement ruiné par sa crise fi nancière. Aucun joyau n'a été trou vé sur elles; tout ce qu'elles possé daient consistait en quarante sept krut ders, [trois centimes et demi chaque] dans la bourse de la mère.

ATTRAPÉ PAR UN REQUIN.—M. Kealty, du No. 338, Atlantic Avenue, Brook lyn, se baignant mercredi, à Concy Island, a été mordu au flanc par un jeune requin. Il a pu toutefois regagner le rive à la nage, en teignant l'eau de son sang et en entraînant le requin qui n'avait pas lâché prise. A terre, l'animal a été tué. Il mesurait 5 pieds 6 pouces de long.

Il continue à arriver du territoire indien une foule de rapports confus, tous basés sur des ou dit on ne peut plus vagues, et d'après lesquels les Cheyennes, les Arapahoes, les Comanches et les Kiowas commettraient des déprédations un peu partout, scalpant quelques blancs ici et volant quelques chevaux plus loin. Dans une longue kyrielle d'aventures douteuses de ce genre, qu'un télégramme de Washing ton a pris la peine de transmettre hier soir, nous en relevons une seule qui semble offrir quelque garantie d'authenticité. Voici les termes de la dépêche qui la relate.

«Le lieutenant J. A. Olmstead du 13e d'infanterie, commandant à Camp Standbough, territoire de Wyoming, rapporte sous la date de 16 juillet que le capitaine Hates a rencontré les Ara pahoes et leur a donné une bonne le çon. Il a capturé 230 chevaux et tué 25 guerriers. Il n'a perdu en tués que deux soldats et deux Shoshones, et il a eu trois blessés.»—Courrier des Etats Unis.

PATERNITÉ EXHUBÉRANTE.—Nous trou vons dans le «Herald» de Londres, du 25 juin le récit suivant:

«Un gentleman demeurant dans le voisinage de Delhi, petit village dans le township de Middleton, comté de Norfolk, est venu à notre bureau ce matin et nous a fait part d'un évé nement extraordinaire arrivé dans le sus dit village, mardi soir, le 20 de juin. Il y a près de 7 ans, un M. Smith prit femme. Jusqu'à mardi, le 23, le domi cile conjugal, au grand désespoir des époux, n'avait pas encore retenti des vagissements d'un nouveau-né.

«Cependant ce soir-là, le mari entre voyait l'espoir de ne pas mourir sans laisser un héritier. Madame Smith, dans la soirée, présentait un joli mar mot à son mari; mais le poupon n'é tait pas seul: il avait un frère qui bientôt fut le nombre des autres habi tants de notre planète. Le père ra dieux, n'en pouvait croire ses yeux: lorsque l'arrivée d'un troisième héri tier le désorienta complètement. Ima ginez un peu sa stupéfaction lorsqu'il vit poindre le No. 4 et le No. 5.

«Celui qui nous a raconté le fait avait quitté Delhi à 6 heures du ma tin et avait laissé la mère et quintette en parfaite santé.»

Nous ne savons pas ce que va en penser la Reine. Elle accorde £3 ster ling pour trois jumaux; quel cadeau peut elle offrir pour deux paires, et pour cinq mioches. Nous lui conseil lons d'accorder à Mme. Smith des ar mes de noblesse, dans lesquelles figu rera une corne d'abondance.

LA FAMINE DANS LE KENTUCKY.—Un correspondant du «Courrier-Journal» de Louisville écrit ce qui suit, de Jam estown, en date du 7 juillet:

Dans le Kentucky Sud nous sommes à la veille d'une famine qui menace d'être sérieuse. La partie ouest de Kentucky ne sera pas épargnée.

L'année dernière, la pluie est, tom bée en si grande abondance que la mo tié de la récolte a été perdue. Les ha bitants ont eu beaucoup à souffrir de cet état de choses, les uns, et le nombre est considérable, sont morts de faim, et plusieurs ont vécu seulement de pain sec.

De bon heure ce printemps, nos cul tivateurs ont fait de grands efforts pour ensemençer leurs terres, mais l'abon dance des pluies et le débordement des eaux les ont empêchés de mettre leur projet à exécution et même temps convenable; la pluie n'a cessé de tom ber jusqu'au 4 mai, et depuis cette épo que, nous avons eu de grande sèche resse. La récolte des légumes est nul le. L'avoine a fait complètement dé faut, ainsi que le foin. Une grande partie du blé a péri et le reste sèche rapidement sur pied.

Tout en supposant qu'il tomberait une grande abondance de pluie, il se

rait impossible d'établir la moyenne en boisseau par acre. Dans l'état de choses actuel, nous ne récolterons pas plus que 5 barils de blé par acre.

Pendant un certain temps, nos fer miers n'ont pas perdu courage, mais maintenant toutes leurs espérances sont déçues et on n'entend plus que le cri général: «Comment nous pro curer du pain et de la viande.»

Le blé est passablement bon, mais il sera consommé en peu de temps et après cela, nous n'aurons plus rien pour pourvoir à notre subsistance.

La rivière Cumberland n'est pas na vigable, ou ne le sera pas pendant six mois, et l'endroit le plus rapproché du chemin de fer en est de 40 milles.

Nos habitants sont sans argent; leurs chevaux et leurs bœufs sont si maigres qu'ils ne pourraient pas trans porter une charge pesante, dans le cas où nous serions dans la possibilité d'a cheter des provisions. Nous avons donc perdu toute espérance.

Vingt ou vingt-cinq comtés au moins dans Kentucky sud et ouest se trouvent dans la même condition que nous, et s'ils ne reçoivent aucun se cours d'ailleurs, des centaines de per sonnes mourront de faim.

Une dépêche de Louisville nous ap prend que ces malheureuses victimes de la famine ont l'intention de deman der du secours à la Législature.

—Un vieillard à la figure tres ex pressive, Jacob Wilnot, comparait de vant la cour de police. Ses habits para issaient avoir été achetés d'occasion au commencement de sa jeunesse, car ils ont plus souffert des frotements du monde que leur propriétaire lui-même.

—Quelles sont vos occupations?
—Aucune; je suis voyageur.
—Un vagabond, peut être?
—Mais ne vous trompez guère. Les voyageurs et les vagabonds, ça est à peu près la même chose. La diffé rence est que les derniers voyages sans le sou, et que les seconds voyagent sans cervelle.

—Où avez vous voyagé?
—Sur tout le continent.
—Dans quel but?
—Pour observer.
—Qu'avez vous observé?
—Peu de choses à louer, beaucoup à critiquer, et beaucoup de choses ris quibles.

—Hum! quelles choses louez vous?
—Une jolie femme qui reste à la maison, un éloquent prédicateur qui fait de courts sermons, un bon écri vain qui n'écrit pas trop, un journalis te qui n'assomme pas ceux qui le li raient, et un sot qui a assez de bon sens pour retenir sa langue.

—Que critiquez vous?
—Un homme qui épouse une fille pour ses beaux atours, un jeune hom me qui étudie la médecine quand il a l'usage de ses mains, et ceux qui éli sient des coquins à de hautes fonc tions.

—De quoi riez-vous?
—Je ris d'un homme qui compte que sa situation commandera le res pect que ses qualités personnelles ne méritent pas.

—Ce vagabond philosophe a été mis en liberté.

—Une personne charitable cause avec un aveugle très décent de mise, qui joue de l'accordéon sur un pont quelconque.

—Vous n'étiez pas né pour tendre la main, dit la bonne âme: cela doit vous être bien douloureux.

—Oh oui! mais j'ai un état, et je ne mendie que parce que mon métier ne me rapporte pas assez.

—Ah! qu'est ce que vous faites?
—Le reste du temps, dit l'aveugle, je suis ouvrier horloger!

—L'autre soir, un vieux bonhomme en guenilles poursuivait de ses inju res et de ses malédictions M. X., un de nos orateurs les plus distingués.

Conduit au poste et sommé par le commissaire de police d'exposer ses griefs contre l'honorable praticien:

—Quand j'étais aveugle, répondit l'énergumène, je gagnais largement ma vie en mandiant à la porte des églises.

.....Un beau jour, monsieur s'est avisé de me rendre la vue, et, depuis, je crève de faim.